

M.B.

ASSOCIATION
DES AMIS DE
MARIUS BORGEAUD

En guise d'éditorial...

Paris, la Seine et Marne, le Poitou et surtout la Bretagne, quatre des lieux principaux qui marquèrent, chacun à sa manière, la création artistique de Borgeaud. Celle-ci fut en effet principalement réalisée en France, du début du siècle passé à sa mort. Si un récent voyage, mis sur pied par l'AAMB, eut les sites bretons de Rochefort-en-Terre, du Faouët et d'Audierne pour destinations, la capitale française, lieu principal de domicile et d'activité de l'artiste durant près de vingt-cinq ans, constituera la prochaine étape d'un itinéraire entrepris sur ses traces. Deux projets concrets sont d'ores et déjà prévus à ce propos !

Tout d'abord, au printemps 2003, un nouveau pèlerinage ayant pour but premier l'officialisation du séjour parisien de Borgeaud par l'apposition d'une plaque commémorative sur la façade du N° 43 de la rue Lamarck. Ce bel immeuble du XVIII^e arrondissement abrita l'artiste dans ses étages supérieurs, de 1916 à sa mort survenue en 1924. Il y établit non seulement son domicile mais également son atelier. De nombreux témoignages du séjour de Borgeaud en ces lieux demeurent, principalement sous forme de toiles et de photographies. La plupart des photos de l'artiste que nous connaissons – parmi elles les très intéressants clichés saisis par son ami Victor Doiteau – ont été prises dans cet appartement. Cet endroit essentiel est par ailleurs, comme évoqué à plusieurs reprises, habité aujourd'hui par un fidèle ami et partenaire de notre cause. Celui-ci a déjà permis à plusieurs d'entre nous de le découvrir et de goûter au cadre et à l'ambiance qui y abritèrent et inspirèrent Borgeaud, il y a environ quatre-vingts ans.

C'est dire combien, après avoir réalisé il y a quelques années une démarche identique au dernier domicile lausannois de Borgeaud, il nous a semblé justifié de matérialiser le séjour parisien du peintre en apposant une plaque sur la façade de l'immeuble dans lequel il vécut,



travailla et acheva son existence. L'inauguration officielle de cette marque commémorative permettra à ceux qui feront le voyage de Paris d'y poursuivre le cheminement sur les traces de l'artiste déjà entrepris à deux reprises dans le Morbihan. De la rue de La Boétie dans le VIII^e arrondissement aux deux adresses de la rue Lamarck, en passant par la Cité Condorcet, le cimetière des Batignolles, l'Ecole des Beaux-Arts et diverses galeries, l'itinéraire est en effet riche en repères susceptibles d'offrir d'insolites découvertes.

Le second projet parisien auquel s'emploie actuellement votre comité consiste en la mise sur pied d'une exposition importante. Quand bien même la Ville Lumière fut le lieu de formation et de domicile de Marius Borgeaud, et même l'endroit où il repose, il est pour le moins paradoxal que cette capitale des arts n'ait jamais hébergé une rétrospective significative de son œuvre. Les seules manifestations d'importance qui lui furent consacrées sont les expositions auxquelles il participa, seul ou en groupe, et de son vivant.

Il est donc grand temps de combler ce retard en organisant dans la métropole une rétrospective de l'envergure de celle qui attirera récemment vingt mille visiteurs à Martigny, à la

Bulletin N°9 – décembre 2002

Secrétariat de l'Association :
Jacques Dominique Rouiller
Rue de la Mercerie 1
CH-1003 Lausanne

Tél. et fax : ++41 21 312 42 23
E-mail : jdrouiller@vtx.ch

Ce bulletin est réalisé grâce à l'aimable collaboration de City Comp à Lausanne

Sommaire

En guise d'éditorial par Jean-Claude Givel	1
A l'aune de son visage et de son écriture par Jacques D. Rouiller	2
A nouveau sur les traces de Borgeaud par Christine Petitpierre	3-5
Pour visiter la Bretagne encore faut-il quitter la Suisse ! par André Rochat	6
Doiteau a encore frappé par Jacques D. Rouiller	7
Brèves nouvelles	8

Fondation Pierre Gianadda. L'intérêt manifesté par les médias français en la circonstance, aussi bien que l'accueil rencontré lors de nos nombreuses démarches en Bretagne et ailleurs dans l'Hexagone, constituent autant d'encouragements à la mise sur pied prochaine d'un événement marquant sur les bords de la Seine.

Jean-Claude Givel
Président de l'AAMB

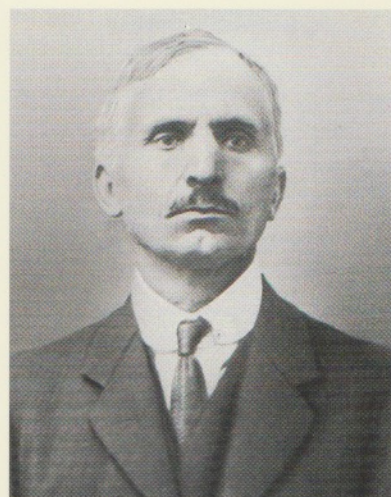
En frontispice: La rue de l'Eglise au Faouët, esquissée par Borgeaud en 1922.



A Marseille, en 1882



Borgeaud à l'âge d'homme



A Paris, en 1918

M. Borgeaud

*Impasse au
et le Directeur
se rendait
de les entendre
du matin*

M. Borgeaud.

A l'aune de son visage et de son écriture

« On a la gueule qu'on mérite » un mot de Sartre. Le philosophe ne se flattait guère en le disant. A l'issue de la partie officielle de l'assemblée générale de l'AAMB, tenue en mai dernier dans le Salon Alice Bailly à Lausanne, Maxence Brulard, graphologue et caractérologue, s'est emparé de Marius Borgeaud pour tenter de nous le faire mieux connaître à l'aune de sa morphologie et de son écriture. D'aucuns se souviennent de sa réflexion parue dans le catalogue de l'exposition à la Fondation Gianadda.

Gageons que parmi l'auditoire, un certain nombre de personnes a pu douter de cette manière de réduire un individu à l'analyse de son visage et de son geste scriptuaire. Si le front, le nez, les lèvres, le menton nous signent d'une certaine manière, un visage s'apprécie d'abord dans son ensemble, comme l'a rappelé le spécialiste genevois. De par la verticalité de sa morphologie, Borgeaud appartiendrait plutôt à la catégorie de ceux qui discernent, comprennent, saisissent, donc à l'opposé des gens qui quantifient, produisent et comptabilisent...

A propos de l'artiste vaudois, on est tenté de risquer un mauvais jeu de mots en disant de lui qu'il est bien « nez ». En effet, son appendice nasal, par sa saillie remarquable, indiquerait une propension à une vie émotionnelle intense, avide de conquêtes et portée sur les relations humaines.

La figure osseuse que l'on devine chez l'artiste vers la fin de sa vie, n'est pas sans désigner, – c'est toujours Maxence Brulard qui s'exprime –, une certaine âpreté de la part de quelqu'un peu enclin à faire des concessions. A ce propos, nous disposons en effet de témoignages concordants à travers le Journal d'Edouard Morerod et un article paru en 1946 dans la *Revue des Deux Mondes* sous la signature de Maurice Muret. A l'évidence, Borgeaud était un homme de caractère...

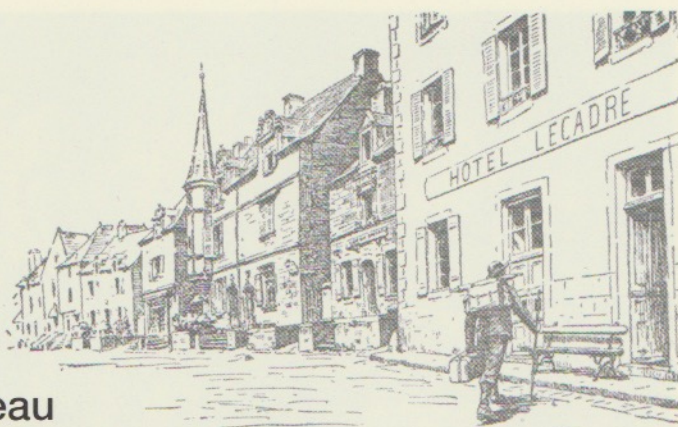
Autre grille d'analyse que l'écriture, qui est d'abord un geste s'orientant dans l'espace à partir des signes codés de l'alphabet. La graphie de Borgeaud semble se précipiter vers le côté droit de la page, sans pouvoir vraiment s'arrêter. Il faut y voir le signe des passionnés qu'on oppose aux

personnes qui maîtrisent et contrôlent toutes choses.

Notre conférencier s'est penché sur la ou plutôt les signatures de l'artiste. En fait, il y en a deux : celle qui signe les œuvres et celle apposée au bas de la correspondance. L'une est en quelque sorte artistique et concerne une production destinée au monde extérieur, l'autre est « civile » et définit bien son auteur. Ces deux signatures si différentes pourraient nous faire croire à un dédoublement de la personnalité. Et l'orateur d'ajouter que Borgeaud se soignait peut-être par sa peinture, comme nombre d'écrivains par l'écriture. Une manière de compenser une vie intérieure trop difficile à gérer.

Je sais à mon tour avoir été réducteur dans mon propos en résumant de la sorte une démonstration dont on aurait pu débattre longtemps et que le public prolongea par quelques questions pertinentes. Mais n'en va-t-il pas finalement de la graphologie et de la psychomorphologie comme du sexe des anges ?

Jacques Dominique Rouiller



A nouveau sur les traces de Marius Borgeaud

Depuis 1999, année faste de la parution du catalogue raisonné et de l'exposition au Musée des beaux-arts de Winterthur, sans compter la rétrospective à la Fondation Gianadda (2001-2002), l'intérêt pour Marius Borgeaud et son œuvre a été grandissant. Et des faits nouveaux méritaient d'être révélés et placés dans leur contexte. Un deuxième voyage s'imposait donc. Du 13 au 16 septembre, le groupe des amis du peintre fit escale à Rochefort-en-Terre, au Faouët (tous deux dans le Morbihan), enfin à Audierne dans le Finistère.

Sous le signe de la chance

Partir un vendredi 13 n'était pas forcément de bon augure, en fait ce fut tout le contraire. A preuve: dès le départ de Lausanne, à l'aube, un billet d'avion oublié, recherché à la dernière minute; à l'aéroport, une sacoche bourrée d'appareils de photo laissée sur le carreau mais prestement récupérée par son propriétaire revenu du tarmac; une carte d'identité tombée à Roissy- Charles-de-Gaule sous les rouleaux du tunnel de rayons-X, retrouvée in extremis alors que sa propriétaire se voyait refuser la poursuite de son voyage. Ces quelques petits avatars ne sauraient masquer la chance dont nous avons bénéficié tout au long de notre périple: une météo d'été indien, un accompagnateur, en l'occurrence Jacques Dominique Rouiller, dont les talents d'organisateur et de guide culturel ne sont plus à démontrer, un chauffeur de car, doublé d'un photographe, en la personne de Stéphane, qui nous a conduit sans encombre quatre jours durant, de Nantes à Quimper. Il est vrai que nous étions en pays de connaissance avec ce charmant Breton, déjà de la partie il y a cinq ans, qui

pilota magistralement un car trop grand pour la quinzaine de personnes que nous étions. Chacun put choisir et changer de place; tout naturellement les premiers de classe s'installèrent à l'avant, les bavards et autres indisciplinés à l'arrière!

A Rochefort, rencontres et découvertes

Rochefort-en-Terre, petit bourg pittoresque, promontoire dominant la vallée, fut une seconde patrie pour Marius Borgeaud entre 1909 et 1919, la guerre marquant toutefois une césure. Il y fit de fréquents séjours, même en hiver, et c'est là qu'il rencontra pour la première fois en 1917, Madeleine Gascoin, dite «Mado». Elle allait devenir sa compagne deux ans plus tard et officiellement l'épouser en septembre 1923. Nous avions rendez-vous à notre arrivée à Rochefort, au Café des Ardoisières, – les ouvriers qui travaillaient l'ardoise y recevaient leur paie – avec Nicole Tarreau, qui n'est autre que la nièce de l'épouse de Marius Borgeaud, elle-même accompagnée de sa nièce, Christine Digabel. Le premier point de chute n'avait pas été choisi au hasard. C'est dans ce fameux café, appelé autrefois Café du Champ de foire, que notre compatriote peignit l'essentiel de ses bistrots. Devant ce même établissement, il installa à deux reprises ses joueurs de boules, une fois en tournant le dos au café, une autre fois en l'ayant face à lui.

A l'instar de Borgeaud qui sortait de son cartable principalement des images d'Epinal à mettre au mur, Jacques D. Rouiller ne se priva pas d'une première démonstration in situ, en tirant de son sac en bandoulière force reproductions mettant en évidence la tech-

nique de balayage volontiers utilisée par Borgeaud, à la manière des cameramen. Défilèrent sous nos yeux les scènes d'estaminet avec l'accordéoniste, la serveuse, les joueurs de cartes, les clients murés dans leur silence, le chat, le chien, sans compter les banquets que Marius Borgeaud sans hâte, mais avec ténacité, comme envoûté, avait dessinés puis peints à même la toile, quitte à les terminer dans sa chambre atelier de l'Hôtel Lecadre tout proche.

Les patrons des Ardoisières

Le couple propriétaire du restaurant, M. et Mme Thierry Billon, fraîchement amoureux de l'œuvre de Borgeaud, écoutait fasciné, ravi de découvrir les angles de vue choisis par l'artiste, avec l'escalier, les fenêtres, la porte de l'établissement, autant d'éléments encore existants. Le peintre avait aussi sa façon d'agrandir l'espace, de modifier la perspective, de se jouer des sources lumineuses et d'en recomposer les effets, surtout en ce qui concerne les ombres portées.

Durant notre voyage, une succession de petits miracles sont survenus, comme la visite impromptue d'Yves Diquéro, antiquaire à Rochefort, nous apprenant sur un ton passionné que son père avait aidé Borgeaud, pour quelques sous, à transporter son attirail de peintre de cheval. Il disait aussi avoir personnellement photographié la chambre de l'artiste à l'Hôtel Lecadre, telle qu'elle se présentait à l'époque. L'enseigne de cet établissement montre précisément un peintre chargé de son harnachement. Beaucoup d'hôtels du sud de cette Bretagne – calme, hospitalière et bon marché – comptaient des colonies d'artistes français et étrangers dans leur clientèle. A Rochefort-en-Terre, Borgeaud fréquenta entre autres notables le maire, l'apothicaire-droguiste Ernest Houal dont il devint l'ami, mais pas nécessairement le curé. Il compte à son actif seulement trois intérieurs d'église, que nous avons néanmoins visités.

Au gré de nos déambulations, tous les tableaux évoqués prenaient vie, mis en perspective dans des lieux souvent modifiés mais toujours reconstitués grâce aux documents et aux commentaires savamment distillés par notre guide très en verve. Une porte qui s'ouvre dans le château-musée de Rochefort avec un gardien qui vous hèle en disant: «Venez voir, la vue est belle d'ici». Et c'est la découverte: le paysage entrevu

est celui des Grées et un tableau du catalogue raisonné se trouve ainsi localisé (N° 34 «Roches»). C'était donc sur cette colline, hérissée de lames de schistes sur un tapis de bruyère, de l'autre côté d'un ravin, que Borgeaud avait planté son chevalet, un autre petit miracle.

Au Faouët, la présence du peintre et au-delà

Telle une colonie d'artistes, nous avons totalement investi le petit Hôtel de la Croix d'Or où Marius et Mado séjournèrent entre 1920 et 1922, magnifiquement situé face aux Halles du XVI^e, au toit d'ardoises couronné d'un clocheton à dôme. Nombreux furent les artistes qui illustrèrent ce site où se tenaient des marchés grouillant de femmes en costumes et coiffes traditionnels. Borgeaud évoque l'endroit à deux reprises : par une femme nourrissant des oies et une perspective vue depuis l'intérieur des halles jouant avec les piliers en clair-obscur et guidant notre regard vers les façades lumineuses des maisons bordant la place. Deux visions épurées qui ne doivent rien au folklore. On ne compte pas moins d'une trentaine d'œuvres exécutées dans cette cité réputée et très fréquentée, surtout lors des processions et des pardons qui menaient à Saint-Fiacre et Sainte-Barbe.

Qui mieux que notre membre d'honneur André Lucas, venu à notre rencontre accompagné de Daniel Le Meste, aurait pu nous faire découvrir deux joyaux de l'art gothique flamboyant ? Très en verve, notre guide de substitution, commenta avec une rare compétence le fameux jubé de St-Fiacre, récemment restauré, véritable dentelle de bois polychromé. Dans ce même site, Borgeaud préféra immortaliser Mado, face au retable de pierre représentant le martyr de Saint-Sébastien, placé juste sur la gauche du célèbre jubé. Quant à Sainte Barbe, on la découvre dans une anfractuosité rocheuse, invisible depuis le plateau rejoint après avoir traversé une somptueuse forêt de châtaigniers, de chênes et de bouleaux.

Nous avons profité de notre présence au Faouët pour visiter le musée installé dans un ancien couvent des Ursulines du XVII^e siècle et son exposition dévolue à un aspect méconnu du patrimoine artistique breton. Son intitulé parle de lui-même : «Création bretonne entre tradition et modernité»



Détail de *La chambre blanche*, 1924. Coll. privée

Photo Jacques D. Rouiller

1923-1947 Az Seiz Breur ou Les sept frères». L'objectif de ces artistes – hommes et femmes – fut de créer en s'inspirant de la tradition pour accomplir le passage vers la modernité tout en préservant l'identité bretonne. Proches du style art déco, ils se sont exprimés à travers la peinture, la sculpture, la gravure, le mobilier, les arts décoratifs, l'édition et l'architecture. Une visite commentée par Anne Le Roux, responsable d'un musée membre de l'Association des Amis de Marius Borgeaud, faut-il le souligner.

Profitant de la présence d'André Lucas, nous avons continué de mener l'enquête sur les traces du peintre qui nous est cher. Le Café de la Gare, la rue des Cendres, celle du Château, de l'église, de la laiterie n'ont plus de secrets pour nous. Les débits de boissons se comptaient par dizaine à l'époque de Borgeaud ; on y buvait sec. Ils ont presque tous disparus aujourd'hui. Quant à la gare, elle fut désaffectée en 1945, certaines façades cependant demeurent en l'état et les perspectives se retrouvent aisément. Pour l'anecdote, lorsque notre guide d'un jour sonna au N° 25 de la rue du Château, une charmante vieille dame vint ouvrir. Elle nous apprit, en effet, que sa mère lui avait raconté qu'un peintre était venu travailler au premier étage dans la chambre donnant sur la rue de l'Eglise. Habitué des lieux, toujours élégant et courtois, Marius Borgeaud n'eut, semble-t-il, pas

de peine à pénétrer dans les intérieurs de particuliers.

Quelques instants auparavant, un membre ami, réputé pour son esprit frondeur, venu nous rejoindre pour la journée, osa émettre l'idée que tel tableau pourrait avoir été peint plutôt depuis le N° 21 que du N° 15 de cette même rue du Château. Concertations entre experts, rires, les paris furent ouverts dans la bonne humeur et l'attention relancée. Pas de doute, en revanche, pour la maison de la toile « La table et les deux bols », pavillon attenant à la demeure d'André Lucas, dans lequel fut peint une des œuvres majeures de Borgeaud, propriété du Musée des beaux-arts de Lausanne. Notre hôte nous invita à y pénétrer.

Audierne, l'ultime étape

C'est dans une maison de pêcheurs magnifiquement restaurée, flanquée d'un jardin de curé et donnant sur la baie, que Marie Anne Le Moal nous attendait le dimanche en fin de matinée, avec un apéritif à la clé. En 1923 et 1924, le couple Borgeaud y loua l'appartement du haut à la propriétaire de l'époque, Suzanne Chalm. Son arrière-petite-fille, Marie-Françoise Trividic, était venue à notre rencontre pour nous guider. C'est dans ce havre de paix que Borgeaud réalisa ses dernières toiles dont *La chambre blanche*, véritable testament. Nous avons retrouvé la trace de six peintures et six dessins élaborés



Photo Claude Trividic

Une pièce à conviction que ce sucrier retrouvé par Marie-Françoise Trividic et qui figure sur l'œuvre phare de l'artiste représentée par la toile ci-contre.



Photos Jacques D. Roullier

La laiterie, 1922. Coll. privée

rés dans la fameuse pièce ouvrant sur la mer, échappée sur le rêve et la liberté. Mme Trividic devait nous réserver une surprise, dernier petit miracle, en produisant le sucrier qui figure entre les deux bols noirs et la cafetière sur la table de « La chambre blanche ».

Le kir breton, à base de cidre, n'en déplaît au chanoine, nous mit en appétit. Fini les crêpes aux andouillettes, ce dernier jour fut résolument gastronomique : au déjeuner, « Côté Jardin » et le soir au restaurant « Le Goyen » don-

nant sur les quais du port, avec vue sur le Château de Locquéran, édifié en 1880, notre résidence d'un soir... La vie de château fut néanmoins précédée par une promenade à la Pointe du Van où nous étions seuls, éblouis par la grandiose beauté d'une mer anormalement calme, irisée, caressant les falaises escarpées tout au long de cette côte découpée jusqu'à l'infini.

Dans les salons du restaurant de l'Hôtel du Goyen, avant le champagne, le maire et les représen-

Prochain voyage
sur les traces de
Marius Borgeaud
à Paris

vendredi 28 mars 2003

à l'occasion de l'inauguration de la plaque commémorative sur la façade du 43, rue Lamarck, dernier domicile de l'artiste

Renseignements : secrétariat de l'AAMB : tél. 021 312 42 23



Se porter sur les lieux-mêmes de la création permet à la fois de mieux apprécier le point de vue de l'artiste et de mesurer aussi les libertés qu'il ne manque pas de prendre.

L'évolution urbaine fait que des traces ont parfois disparu.

tants de la presse locale nous souhaitèrent la bienvenue à Audierne. Manifestation au terme de laquelle, Frédéric Tanter, historien et enseignant, nous brossa un portrait de la vie sociale et culturelle à Audierne au temps de Marius Borgeaud. A table, enfin, entre deux mets raffinés, vint le temps des toasts et autres remerciements, sans oublier Marius Borgeaud qui, pour notre plaisir, fit une œuvre d'art de sa vie en Bretagne.

Christine Petitpierre

Pour visiter la Bretagne, encore faut-il quitter la Suisse !

Beaucoup de gens d'un certain âge ont vécu des levers à des moments où le coq a encore de longues heures de repos devant lui... Et chacun de penser que ces aventures nocturnes appartiennent au passé. C'était sans compter que, l'espace de quelques journées, ils allaient confier leur destin à l'autorité sans partage de Jacques Dominique Rouiller.

Une convocation est une convocation, et l'Helvétie est habitué à s'y conformer à la lettre. Donc : Cointrin, 0600h, à droite de l'entrée, en direction des départs pour la France, pas moyen de se tromper ! Et nous y étions. Tranquilles, tellement à l'aise que cela devenait suspect pour la bonne raison que nous y étions dramatiquement seuls. Et que fait-on dans ces cas-là ? Chacun connaît la réponse, on commence par culpabiliser : « Ce ne peut pas être l'Autorité suprême qui s'est trompée, donc c'est moi ». Et d'aller voir plus loin en direction des départs pour la France, puis de pousser une pointe de l'autre côté du hall, le pas devenant nerveux, mais sans découvrir la moindre présence « borgealdienne » à l'horizon.

Nous finîmes par nous retrouver tous, mais du côté français de la douane. Soit après avoir présenté déjà deux fois passeport ou carte d'identité. Je dis « déjà deux fois », parce que ce n'était pas la dernière fois. Car, il faut se dire qu'aujourd'hui dans un aéroport, le vrai, le seul problème qui reste (une fois que vous avez trouvé Rouiller), est de savoir dans quelle poche du veston, du bagage de bord, du pantalon ou du sac à main vous venez de fourrer votre pièce d'identité pour être sûr de l'avoir sous la main, lors de l'inévitable et très prochaine réquisition.

Pour bien comprendre ce dernier point, il est obligatoire de visualiser la situation avec rigueur : aspiré par le passager qui vous précède, poussé par le suivant, vous renfilez le blazer qui venait de passer aux rayons X. En remettant le porte-feuille dans la poche intérieure, vous vérifiez en même temps que vous avez récupéré votre trousseau de clés, tout en réintrodui-



Les valeureux participants au voyage... ici au Musée du Faouët.

sant le porte-monnaie dans la poche ad hoc. Je me souviens avoir vu une arrière-grand-maman expliquer aux douaniers qu'elle n'avait jamais pu s'habituer aux bas-culottes. Les jarretelles qu'elle réajustait, avec pudeur mais pas mal de coquetterie, avaient généré des bips frénétiques à chaque passage dans le couloir magique. Une autre fois, un monsieur qui n'arrivait plus à cliquer correctement sa prothèse partielle en or, — pas encore payée —, ne pouvait même plus expliquer ce qui lui arrivait, tellement il chuintait en echayant de se faire entendre.

Si vous m'avez suivi jusqu'ici, vous aurez compris que la situation de telles victimes du système confine à un état préhystérique caractérisé. Mais ne perdez pas de vue que chacun des individus, sommairement décrits ci-dessus, doit encore tenir en même temps sa valise de bord, son imperméable, la revue qu'il vient d'acheter pour le voyage, les lunettes qu'il n'a pas eu l'occasion de remettre en place et surtout sa carte d'embarquement, sésame absolu en ces lieux sans lequel vous n'êtes qu'un intrus à quelques secondes d'une expulsion peu glorieuse.

Mais la troupe du général Rouiller avait gaillardement franchi tous les obstacles. Enfin sur le tarmac, à l'exception de l'une d'entre nous que nous ne nommerons pas, n'est-ce pas chère Suzon, qui en était, à Roissy-Charles-de-Gaulle, à la sixième fouille de son sac à main, à la cinquième de ses poches et à la quatrième du sac de voyage. Chacun y allait de son conseil, aidait des yeux, de la main, surtout du cœur. Malgré la somme des efforts déployés, aucun résultat tangible.

Les nerfs étaient prêts à craquer, à l'exception de ceux de l'intéressée qui sut garder en la circonstance un calme absolu, celui-là même qui annonce habituellement les grandes victoires. Mais rien n'y faisait, la carte d'identité présente au contrôle précédent avait bel et bien disparu.

Le grand chef se résolut à mettre en action son atout le plus redoutable, que dis-je, son arme absolue : il décida de faire jouer son charme... Nous ne saurons jamais s'il aurait abouti, mais nous pouvons témoigner qu'il était sur le point de persuader le cerbère (féminin) de service que rien n'était plus décisif qu'une carte des Transports lausannois pour garantir officiellement l'identité d'un citoyen helvétique ! C'est à ce moment précis qu'on vint rapporter à sa propriétaire la carte d'identité, retrouvée sous les rouleaux du tapis transportant les objets personnels à travers le tunnel à rayons X ! La troupe emmenée par Jacques Dominique pouvait donc poursuivre son voyage in corpore, l'affaire de la carte d'identité passait au rayon des bons souvenirs.

L'histoire serait incomplète si nous n'évoquions pas brièvement le retour de Bretagne : même lieu, quatre jours plus tard, à la douane de l'aéroport de Genève : cent voyageurs passent la chicane de sortie sans provoquer la moindre remarque de la part des fonctionnaires. Une seule personne est interpellée, stoppée, et ce n'était autre que notre chère Suzon...

A sa place, pour mon prochain voyage aérien, je choisirais Kloten comme lieu de départ et d'arrivée !

André Rochat



Photo Victor Doiteau

Une nouvelle photo inédite du docteur Victor Doiteau, ami du peintre dès 1917. Au côté de Borgeaud, son épouse, Mado. Contre la porte du séjour atelier de son appartement parisien, un fragment d'une toile peinte à Audierne, qui n'a pas encore été retrouvée. Ce cliché appartient à une série de prises de vues réalisées peu de temps avant la mort de l'artiste, le 16 juillet 1924.

Victor Doiteau a encore frappé !

On s'en souvient, quelques semaines avant la rétrospective que nous avons organisée à la Fondation Gianadda, le fils du docteur Victor Doiteau nous envoyait des plaques photographiques, – miraculeusement retrouvées –, prises par son père quelques jours avant la mort de Marius Borgeaud, au domicile parisien de celui-ci. Ces documents rares, datant des premiers jours de juillet 1924, étaient mentionnés dans une correspondance adressée par Victor Doiteau à Maxime Vallotton en 1946. Nous avons eu le privilège de les montrer en primeur dans le cadre de l'exposition martigneraise.

Nouveau coup de théâtre, puisque Victor Doiteau – il porte en effet le même prénom que son père –, vient de nous gratifier de cinq nouvelles plaques, récem-

ment découvertes dans sa famille, montrant Borgeaud dans le même contexte. Nous avons choisi d'illustrer cet article par une image inédite particulièrement émouvante, mettant en scène le maître des lieux en compagnie de son épouse Madeleine. En dehors du couple Borgeaud, on peut voir sur une des plaques le jeune docteur qui n'attendait que le moment de bien gagner sa vie pour acquérir des toiles de celui qu'il avait en haute estime. Rappelons qu'il fut son collectionneur le plus important. Ironie du sort, plus aucun tableau du Breton de cœur ne subsiste dans la famille Doiteau.

Les témoignages qui nous sont ainsi parvenus sur les derniers instants d'un artiste aussi singulier qu'attachant sont riches d'enseignement. Grâce à ces images, nous voilà aujourd'hui parfaite-

ment renseignés sur la configuration des lieux du 43 rue Lamarck. Ils correspondent en tous points avec le plan que nous avons publié dans le catalogue de l'exposition valaisanne et la cheminée est à la bonne place ! Détail important car elle figure totalement ou en partie sur quelques intérieurs. Le divan, à gauche de l'image, sur lequel sont placés quelques cousins, est également visible sur des peintures évoquant la pièce à verrière qui faisait office d'atelier. L'appartement comportait aussi une chambre à coucher, mais tout porte à croire que c'est dans la chambre ci-dessus que Borgeaud a rendu son dernier soupir, entouré de toiles que nous connaissons parfaitement, qu'il venait de terminer ou qu'il affectionnait particulièrement.

Jacques D. Rouiller

La prochaine assemblée générale de l'Association des Amis de Marius Borgeaud est fixée au

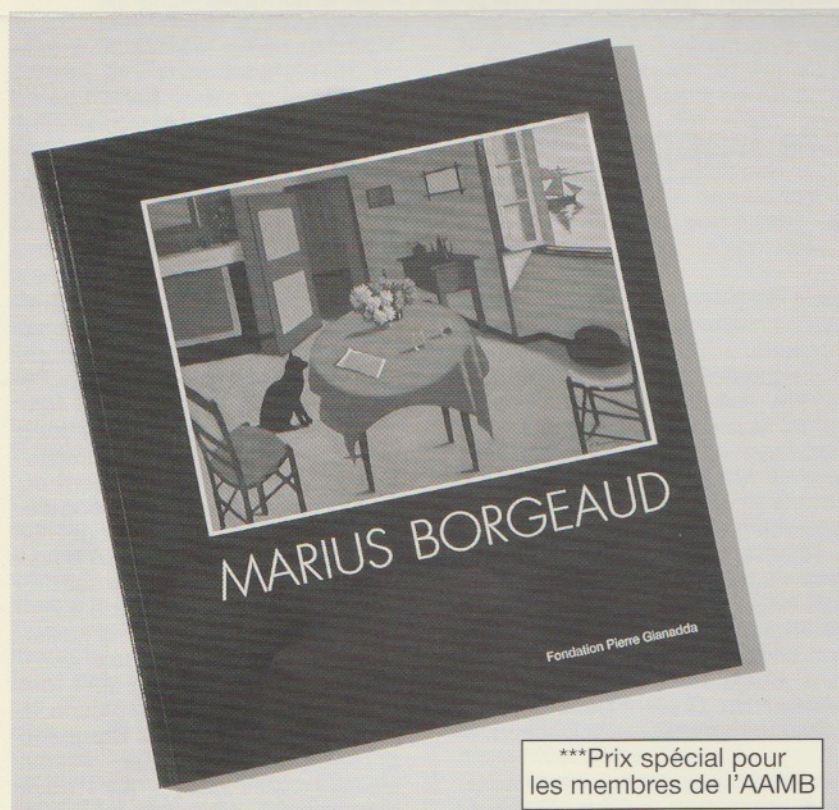
jeudi 15 mai 2003 à 18h00

à la Salle Davel, rue Davel 2, à Pully.

Nous fêterons en la circonstance le 10^e anniversaire de notre association. La partie administrative sera suivie d'une conférence d'Yves Aupetitallot, directeur chargé de mission, sur le thème :

« Les enjeux du futur Musée cantonal des Beaux-Arts ».

La municipalité de Pully vous convie à un vin d'honneur au Caveau communal, à l'issue de la manifestation.



Le catalogue de la rétrospective Marius Borgeaud à la Fondation Pierre Gianadda est toujours disponible auprès du secrétariat de l'AAMB : Tél. ++21 312 42 23 ou par E-mail : jdrouiller@vtx.ch

Nouvelles brèves

- Du 13 au 16 septembre, un groupe de 17 personnes a participé au second voyage sur les traces de Marius Borgeaud, guidé par Jacques Dominique Rouiller, avec pour étapes Rochefort-en-Terre, Le Faouët et Audierne, sans compter une escale surprise à la chapelle de Trémalo, au-dessus de Pont-Aven.
- Un important article, paru dans « Le Télégramme Dimanche » du 13 octobre, s'est fait l'écho du périple breton organisé par l'AAMB.
- La rétrospective des œuvres de Marius Borgeaud, aux cimaises de la Fondation Pierre Gianadda à Martigny, qui s'est tenue du 16 novembre 2001 au 20 janvier 2002, a constitué un record de fréquentation pour une exposition d'entre-saison, avec pas moins de 20 000 entrées enregistrées.
- Une jeune étudiante de l'Université de Montréal, Barbara Hervieux, fait actuellement un travail sur deux œuvres marquantes du Vaudois de Paris : Bretonnes à la pharmacie, propriété du Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne, et Les joueurs de boules qu'abrite le Musée de Pully.
- Le Comité régional du tourisme de Rennes « BRETAGNE – Nouvelle vague » mettra Borgeaud en vedette en insérant une de ses œuvres, Le bistrot jaune, dans une brochure tirée à 100 000 exemplaires, à paraître en 2003.